

## CHAPITRE II

## L'HOMME DANS LA CONDITION HUMAINE

A. Les Héros de Malraux

Malraux peint l'homme aux prises avec la révolution en romançant l'insurrection communiste de Shanghai en 1927, c'est-à-dire un épisode réel et tout récent de la révolution chinoise. L'homme se reflète alors partout dans la Condition Humaine, sous les divers types de héros malruciens car les principaux personnages y apparaissent avec leur présence fascinante, leur personnalité puissante. Les héros du roman, sauf Tchen, sont étrangers à la Chine où ils se battent. Ils habitent le même univers de conflit et vivent la même existence de héros tragiques, parfois incertains, tour à tour inquiets ou énergiques, révoltés ou ambitieux. Ils puisent dans la perspective d'une mort prochaine une exaltation étrange. Ils sont dégoûtés de la culture et de la morale traditionnelles. Soucieux d'agir, ils recherchent un mythe efficace capable d'imposer aux hommes une discipline radicale. Chaque héros représente une face de Malraux : un homme qui ne croit pas aux doctrines ; un homme qui n'estime que la valeur des actes.

La prévision de l'acte héroïque passionne et engage les héros dans l'action. Ils découvrent en eux-mêmes les forces qui feront prendre forme à leurs idées et à leurs rêves. Ils agissent et font agir les masses pour améliorer leur condition, pour les libérer de leur situation tragique et pour leur révéler le sens de la vie. Cette passion de révolution caractérise le héros malrucien. Nous pouvons remarquer qu'en écrivant ce roman, Malraux ne s'intéresse pas à la ville de Shanghai mais seulement aux événements et aux héros de 1927. Hemmelrich, Tchen, Kyo et Katow sont les quatre types de héros que Malraux nous présente, aventuriers et hommes d'action. Ces héros se préoccupent de leurs problèmes métaphysiques personnels. Ils ont beau combattre, leur monologue intérieur les poursuit et les travaille dans la mêlée du champ de bataille. Malraux nous suggère ainsi une image du héros dont le cœur n'est que courage.

Hemmelrich est un héros qui s'ignore. C'est un technicien belge de 37 ans. Il tient une boutique de disques. Il est membre du Parti communiste. Bon époux et bon père, il apparaît comme le personnage le plus touchant du roman. Il veut participer à la révolution avec ses camarades; mais il reste toujours aux prises avec les difficultés quotidiennes de la vie. Sa femme et son enfant malade le rappellent à son devoir familial. Il se hait, et se sent humilié de ne pouvoir se joindre à ses amis. Bien sûr, il a l'esprit révolutionnaire mais ses charges de famille ne lui permettent pas de faire ce qu'il veut. Il ne veut que ce qu'il ne peut pas : donner asile à Tchen et combattre avec lui, malgré la présence de sa femme et de son fils. Il souffre dans son cœur une véritable torture pour avoir refusé d'accueillir Tchen après l'échec de l'attentat contre Chang-Kaf-Shek. Cette vie atroce l'empoisonne.

Toutefois, il attend sa revanche. Il la trouve dès qu'il apprend la mort de sa femme et de son enfant tués par des bombes. Il est maintenant libre de toute entrave. Il pourra combattre lui aussi. Il participe aux coups de mains avec Katow et les autres révolutionnaires. Il tue, en corps à corps, et se déguise sous l'uniforme de sa victime, un officier. Il parvient ainsi à échapper à la répression. Il part en Russie et devient monteur dans une usine d'électricité. Il retrouve alors une raison de vivre parce qu'il travaillera en sachant pourquoi. Il s'engagera avec ses camarades dans le nouveau combat révolutionnaire, avec l'espoir de vaincre un jour.

Le terroriste Tchen représente un autre type de héros. C'est un jeune homme assoiffé d'absolu. Il est passionné d'abord par la religion chrétienne et enfin par la politique. C'est par la Révolution qu'il veut atteindre la grandeur. C'est un héros sympathique mais manqué. Il risque sa vie pour le bien du prolétariat chinois. Cet homme d'action veut sublimer son acte et en faire un exemple. Il se sacrifie et se jette lui-même avec sa bombe sur l'automobile de Chang-Kaf-Shek. L'attentat échoue;

blessé, agonisant, il se sent écrasé par le sentiment de manquer sa vie; sa solitude l'accable plus que jamais, il meurt seul. Dans sa vie, l'impatience et des forces puissantes le poussent vers la terreur pour créer un ordre nouveau. Il veut faire de l'acte terroriste, l'acte exemplaire. Son dernier cri "Témoigne" adressé à Peï le prouve. Il croit servir la cause en répandant son sang. Son attentat-suicide manqué est ainsi un chant de victoire tragique mais il constitue un échec total; un double échec, politique et personnel : Chang n'est pas tué, et Tchen n'échappe pas à son angoisse. Il reste que sa mort constitue un suicide héroïque.

Voici maintenant les deux héros préférés de Malraux : Kyo et Katow. Le premier porte souvent dans le livre la parole de l'auteur. Malraux le considère comme le héros révolutionnaire complet et lui donne le premier rôle dans la Condition Humaine. Fils d'un professeur européen et d'une japonaise, Kyo a tous les caractères du métis : l'angoisse, la jalousie, la compétence, le sang-froid. C'est "un type de héros en qui s'unissent l'aptitude à l'action, la culture et la lucidité"<sup>1</sup> Il agit, s'interroge et voit le monde à travers l'action. Il croit, comme homme d'action, que les idées ne doivent pas être pensées mais vécues. Ayant le caractère d'un bon chef, calme et tranquille, il est chargé de la coordination des forces insurrectionnelles. Il organise des groupes de combat et oriente l'insurrection à Shanghai en 1927. Comme son père, vieux philosophe, il aime les hommes. Il s'efforce de rester lucide. Surtout il s'impose par le respect de la dignité des autres.

L'espoir qu'il partage avec ses camarades est de transformer le monde. Il voudrait voir son univers, son milieu meilleurs qu'aujourd'hui. L'action réalisera cet idéal. Pour le moment, et c'est un malheur, les échecs paralysent la révolution; mais la dignité et ses appels demeurent avec leurs exigences comme

---

<sup>1</sup>Robert Bréchon, La Condition Humaine d'André Malraux (Paris: Librairie Hachette, 1972), p. 5.

une racine. Difficile à convaincre, il décide de façon personnelle, Homme de cœur, sa grandeur d'âme le charge de la responsabilité de ses hommes et de leur avenir. Il refuse donc l'ordre du Parti de rendre les armes à Chang-Kai-Shek après la défaite de l'insurrection. En revanche, il luttera avec ces armes jusqu'aux derniers moments pour servir sa cause et sa foi révolutionnaires.

Par les informations reçues de Clappique, Kyo sait que tous les chefs communistes seront exécutés par Chang-Kai-Shek. Même s'il a l'occasion d'échapper, il n'a pas l'intention de filer et d'abandonner la lutte. C'est un héros si attachant, si vrai dans sa grandeur !

Arrêté et face à König, son ennemi qui peut le mettre à mort, il garde toujours sa fierté et sa force de caractère; il refuse de répondre à la question de König : "où sont cachées les armes ?" et ne trahit pas. Il croit ainsi choisir sa propre façon de mourir comme dans sa vie il choisissait sa façon de vivre. L'idée même de capituler n'entre pas dans sa tête. Puisque son destin est d'agir, il finit sa vie volontairement par le suicide; il écrase le poison et l'absorbe dans un acte lucide et calme.

Sa mort, instantanée, silencieuse, il la réussit, il en fait une victoire de la dignité, il la charge de sens et la fait sienne. Kyo ne meurt pas isolé, mais au milieu de ceux avec qui il voulait vivre. Il a communiqué à sa mort une valeur de camaraderie. Il choisit cette fin en pensant que se tuer est un acte héroïque. Par conséquent, pendant toute sa vie, à la fois vainqueur et victime du destin, il est le type de héros dont la conscience domine les événements.

Le quatrième type de héros de Malraux, c'est Katow qui incarne le mieux la fraternité virile. Ce personnage aussi attachant que Kyo est fortement dessiné : "la tête comique de Pierrot russe, les petits yeux rigoleurs, le nez en l'air... les jambes écartées, les bras ballants, les cheveux mal peignés, l'air costaud, la vareuse

perpétuellement mal boutonnée".<sup>1</sup> Il parle français sans accent "en avalant un certain nombre de voyelles".<sup>2</sup> Son visage n'exprime presque jamais ses sentiments. Seul le ton de sa voix révèle la profondeur des émotions. Vieux routier de la Révolution, il a traversé beaucoup de dangers : il a porté dans sa chair les traces de ses combats. Ses souvenirs flottent dans sa mémoire. Ils le font réfléchir à ses journées de tension dramatique : en 1905, il était condamné à cinq ans de bagne en Sibérie à cause de l'attaque puérile de la prison d'Odessa, puis exilé et réfugié en Suisse de 1905 à 1912; il est rentré clandestinement en Russie. Il est fait prisonnier par les Russes blancs en Lituanie; il est condamné à mort et mitraillé avec toute son unité en 1917. Il s'en tire avec une blessure aux jambes ; ses camarades le recueillent le lendemain. Désormais il va traîner la jambe. Le voilà rescapé de cette guerre civile russe. Telle est sa carrière de révolutionnaire professionnel, silencieux et efficace.

Katow est donc un homme d'expérience qui croit aux qualités du cœur. Par son passé, il comprend bien la vie, l'homme, et les misères des prolétaires. Il n'a pas confiance dans les saints, mais tous les hommes dans sa section ont confiance en lui. Il est calme, amical à la disposition de tous. Il agit avec tact et efficacité. Il a un jour accompagné de malheureux ouvriers envoyés aux mines de plomb. Cet événement est connu par ses camarades et ils l'estiment. Katow dépasse même Kyo en grandeur d'âme. Il va s'élever jusqu'au sacrifice héroïque.

Dans sa vie, il a pris part à tous les coups durs avec ses camarades. En prison, il renonce à absorber le poison qu'il garde toujours sur lui. Il divise le cyanure en deux parts et les donne toutes les deux à ses deux camarades qui attendent la mort avec lui. En se sacrifiant, il parvient à un état de communion parfaite avec les autres et se délivre de la solitude. Chaque instant qui le

---

<sup>1</sup> André Malraux, La Condition Humaine, pp. 17 et 33.

<sup>2</sup> Ibid., p. 18.

rapproche de la mort, approfondit son héroïsme ; maintenant il accepte d'être brûlé vif. Par ce sacrifice, lui seul triomphe ainsi de la condition humaine.

Jusqu'ici nous avons analysé les quatre types de héros de Malraux. Nous avons découvert ce qui fait agir ces héros qui ont soif de communion ; c'est un désir d'absolu. Ils essayent de découvrir leur idéal, celui qui les justifierait devant la communauté humaine. L'héroïsme des personnages de Malraux les amène à fonder leur vie sur leur action. Il s'agit de découvrir une valeur suprême dans le domaine humain. Tous les héros la recherchent par des voies diverses. Kyo et Katow trouvent en eux-mêmes la réussite, mais à la fin de leur vie. Tous ces héros sont des hommes capables d'action, lucides, intelligents, et instruits. Tous se sacrifient pour la même cause. Ils reflètent la réflexion de Malraux, qui a cherché à réaliser ce type de héros en lui-même à travers des aventures dans l'action politique et dans l'exercice du pouvoir.

En bref, Malraux admire l'héroïsme des insurgés et des révolutionnaires. Il paraît avoir une préférence pour les deux héros exemplaires, Kyo et Katow. Ils ont su s'attacher à une communauté concrète et s'engager jusqu'à en mourir, dans la défense d'une cause qui les dépasse et les pousse à des actes qui commandent l'avenir de cette communauté. Hemmelrich dit après l'échec de l'insurrection en 1927, "ça n'est pas fini, ... ça commence, ça commence"<sup>1</sup>. Ces personnages, surtout Kyo et Katow, deviennent les héros dont la génération future rappellera la grandeur. Quant aux survivants, ils poursuivent la lutte.

## B. Le Portrait et la Psychologie de Tchen

Parmi les quatre héros de Malraux, Tchen est celui dont nous pouvons le mieux étudier la psychologie ; le langage de la psychanalyse pourra nous y aider. Tchen se jette brusquement dès

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 216.

la première scène dans l'action, et la contemplation suit immédiatement. Son monologue nous révèle son cœur, sa mentalité. Nous entrons dans sa conscience, ses sentiments et ses états d'âme.

Tchen, vu de l'extérieur: ses traits sont plus mongols que chinois; "pommettes aiguës, nez très écrasé mais avec une légère arête, comme un bec, yeux minces presque sans cils, grosses lèvres et épaules solides, corps trapu."<sup>1</sup>

Gisors, son deuxième maître après le pasteur, nous révèle son histoire et nous éclaire sur lui. Tchen est orphelin, ses parents ont été tués, pendant la guerre civile, au pillage de Kalgan, ville située au nord de Pékin. Il a été élevé à la chinoise et garde l'horreur de la civilisation rituelle de la Chine. Sa première éducation a été religieuse. En fait, son oncle qui a été chargé de lui, voulait simplement le faire instruire par un pasteur américain pour qu'il apprît l'anglais et le français. Il est ainsi devenu l'élève d'un intellectuel phthisique dans un collège luthérien. Ce pasteur s'est attaché à Tchen qui aime passionnément le Christ. Tchen a été obsédé par la honte de la chair, une sorte de dégoût physique. Il s'abandonnait à l'amour de Dieu avec fermeté mais il rencontrait toujours l'angoisse du pasteur, un enfer terrible. Il constate que la charité seule ne suffit pas toujours à dissiper cette angoisse.

Epouvanté par les idées nouvelles de son neveu, l'oncle rappelait Tchen chez lui pour l'envoyer à l'Université de Pékin. A ce moment-là, l'adolescent Tchen croit qu'"il n'y a de vie qu'en Dieu."<sup>2</sup> Gisors, son nouveau maître, va opposer au chistianisme d'autres formes de grandeur. Il substitue en Tchen à la ferveur religieuse une passion politique, la révolution, un nouvel ordre d'absolu. Il peut vivre d'une idéologie à la condition de la faire passer immédiatement en ses actes. Sa nouvelle idéologie répond à sa question : "Que faire<sup>s</sup> s'il n'y a ni Dieu ni Christ ?"

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 14.

<sup>2</sup>Ibid., p. 57.

Tchen nous est sympathique; son amitié pour Kyo, son dévouement à la cause, son affection filiale et son admiration pour Gisors qui l'aime en retour, tels sont ses traits favorables. Tous ses actes sont rationnels. Il risque sa vie pour la Révolution. En fait, ce qui le fait agir vient du fond de son être, de ses forces puissantes qui triomphent de ses peurs. L'intensité de ses sentiments se traduit par une certaine brusquerie dans ses actions.

Au début du récit, nous ne savons que ceci : il est choisi seul pour un coup dangereux. Il est chargé de tuer un trafiquant pour s'emparer d'un document qui permettra à ses camarades d'obtenir des armes. Avant de blesser et de tuer cet homme, l'hésitation révèle son trouble profond. Il éprouve la nostalgie du combat. L'action véritable. Il souhaiterait avoir affaire à des ennemis éveillés. Il n'est pas un tueur professionnel, il a donc peur de cet acte; le meurtre lui répugne. C'est l'unique raison apparente de cette hésitation. En vérité, il y a d'autres raisons semi-conscientes : depuis le meurtre une obsession crée en lui un dégoût physique; de plus, c'est un militant du parti et il lui répugne de tuer quelqu'un qui ne peut pas se défendre. Il choisit enfin comme arme le poignard au lieu du rasoir pour éviter les images repoussantes de chair déchirée. Au moment de frapper, il se sent honteux à cause du respect dû à la vie, et de sa nostalgie de tout ce qui est vivant. Pour surmonter ses craintes, Tchen évoque un mot : sacrificateur. Il accomplira sa tâche comme on offre un sacrifice.

Ici, apparaît la complexité de ses sentiments souvent contradictoires, toujours profonds et obscurs. Il doit tuer mais il a peur, car ce devoir politique s'oppose aux lois morales. Il lui faut alors se raisonner en remplaçant ce rôle politique par un rôle religieux et mystique. Il sent le poids de la responsabilité dont il est chargé. Alors il tue. Après le meurtre, il se sent accordé à sa tâche de donner la mort, avec le geste qui convient. Il est capable de tuer, un instinct de meurtre s'est éveillé en lui.



Par conséquent, le mobile final de cet acte ne provient plus du devoir politique; mais de la fascination du sang. Ce fait donne la nausée à Tchen, et il en est bien conscient.

Ce premier meurtre le bouleverse et constitue pour lui une terrible révélation, celle d'un univers insoupçonné de terreur et de sang. Il prépare sa vocation de terroriste qui devient désormais sa passion. L'acte meurtrier plonge Tchen dans un monde infernal, il tue sans être vu, des adversaires sans défense. Il se sent loin du monde des hommes et impossible de remonter chez les hommes.

Parmi ses camarades, il est le premier confronté avec l'angoisse de la solitude, et il le sera toujours de manière tragique. Il éprouve cette angoisse, et ne peut pas l'expliquer à ses camarades. Il est encore obsédé par la résistance du corps du trafiquant d'armes et la dureté de la chair. L'obsession de la mise à mort s'établit de plus en plus dans son cœur. Quelque chose durcit en lui, il se sent devenir "méchant".

De plus, il méprise la tendresse et il en a peur. Il ressent aussi le mépris, le dégoût des femmes. Toute sa vie il juge les femmes avec un mépris fondamental. Il dit à Gisors qu'il éprouve de l'orgueil de ne pas être une femme. May aussi dit de lui qu'il ne supporte pas les femmes.

Puisque dès maintenant Tchen s'est jeté dans le monde du meurtre et n'en sort pas, il entrera dans la vie terroriste comme dans une prison. Abandonné et solitaire, il cherche un compagnon. Il vient voir Gisors, le seul homme dont il a besoin à ce moment-là.

A l'aide des réflexions de Gisors, nous allons mieux connaître Tchen. Il apparaît comme un révolutionnaire mais différent des autres. Son caractère indique, malgré ses traits chinois, qu'il n'appartient plus à la Chine féodale. Une liberté totale, affranchie de toute loi, le livre totalement aux idées.

"Il semble que Tchen, par le geste qu'il vient de commettre et par la proximité de ces réalités sacrées que sont la mort et le sang, ait été tout d'un coup libéré du poids de son humanité."<sup>1</sup>

Joseph Hoffman fait cette remarque sur le meurtre de Tchen, et nous l'approuvons. Dès lors, Tchen s'identifie à son destin de tueur, il y trouve même du plaisir. Il déclenche en lui-même, avec passion, l'instinct de meurtre, une espèce de substitut de la religion, car il a abandonné sa foi chrétienne. Il rencontrera sa mort dans cet univers de terreur. Il prophétise même sa fin prochaine, "Je serai bientôt tué"<sup>2</sup>. A partir de cette époque, il vit dans cette idée et mourra à cause d'elle. Il affirme qu'il faut libérer le monde par la terreur.

Gisors remarque que Tchen n'aspire à aucune gloire, à aucun bonheur. Il est capable de vaincre mais ne peut pas s'installer dans sa victoire. C'est pourquoi il veut être tué et appelle toujours la mort. Sans doute veut-il donner un sens à sa vie en mourant dans un acte héroïque. Sa foi politique l'a entraîné à se séparer du monde au lieu de se soumettre à lui. Son impatience le conduit au terrorisme individuel. Il participe à l'insurrection avec l'espoir de construire un monde différent. Cet espoir vit et grandit dans le cœur des prolétaires. Il partage cet enthousiasme avec ses camarades. Pendant le combat, il se compare aux autres et trouve qu'il est différent d'eux. Il sait que la fraternité dans le combat crée le plus fort des liens, et laisse ensuite un attachement immuable. Cependant, Tchen fait exception et n'échappe pas à sa solitude.

Au jour de l'insurrection, Tchen est chargé de commander un groupe d'ouvriers misérables, avec qui il ne se sent rien de commun. A la tête de son groupe, il attaque un poste de garde gouvernemental. Pendant cette attaque contre ce poste, il a reçu une balle dans le bras gauche. A cause de sa blessure, il pense à

---

<sup>1</sup> Joseph Hoffman, L'Humanisme de Malraux (Klincksieck, 1963), p. 184.

<sup>2</sup> André Malraux, la Condition Humaine, p. 55.

Tang-Yen-Ta, le trafiquant tué par lui d'un coup de poignard. Ce souvenir de son premier meurtre le pousse de plus en plus dans l'indifférence devant la souffrance et le sang des autres. Désormais, rien n'est plus simple pour lui que de tuer. Cependant, il doute, il se demande encore, "Est-ce que le sang même est vain ?"<sup>1</sup> Il craint que la communion avec les autres soit vaine; il pense toujours que "malgré l'intimité de la mort, malgré ce poids fraternel qui l'écartelait, il n'était pas des leurs".<sup>2</sup> Ce qui lui fait sentir encore la solitude c'est en fait la violence cachée au fond de son être. D'ailleurs, même gravement blessé, il souffre peu. Il s'en étonne. Il hait ce fait de souffrir peu et se complaît en un certain masochisme.

Le lendemain de l'insurrection, l'arrivée de l'armée de Chang-Kaf-Shek paraît imminente. Tchen décide de tuer Chang-Kaf-Shek car il le croit assez populaire et assez fort pour maintenir la bourgeoisie unie contre les communistes. Le Parti s'oppose à ses actes terroristes; peu importe ! Tchen ne renonce pas à son projet. Pour lui, la discussion avec Vologuine à Han-Kéou est vaine. C'est uniquement pour justifier son projet qu'il a parlé de l'influence de Chang-Kaf-Shek sur les bourgeois. En réalité, un autre motif le pousse : se délivrer de la solitude. Et il n'arrive pas à s'en libérer. Il veut s'exprimer à lui-même le sens de sa propre vie. L'auto-destruction seule le met en accord avec lui-même. Tuer est sûr pour lui, car dans le meurtre, le difficile n'est pas de tuer mais c'est de ne pas déchoir. Maintenant, seule subsiste en Tchen la fascination du terrorisme, l'âpre fascination de la mort à la recherche de l'absolu, de l'immortalité.

L'évolution des actes de Tchen explique enfin que peut-être il a été lâche dès le moment où il devait tuer Tang-Yen-Ta. Tout en pressentant un bouleversement instinctif et terrifiant de tout lui-même, il a commis le meurtre. Il poursuivait avec rigueur sa recherche constante de l'absolu et de l'immortalité qui peuvent être saisis dans l'instant.

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 90.

<sup>2</sup> Ibid.

Certes, Tchen éprouve toutes les peurs, même celle de la mort. Ces craintes qui l'envahissent, sont humaines. Mais il croit encore qu'il peut agir et il veut sublimer son acte. Il joue ainsi sa propre vie.

Bien que Tchen soit foncièrement un terroriste exalté, il souffre beaucoup avant l'assassinat de Chang-Kaf-Shek. Il voudrait diminuer cette souffrance, mais il refuse d'y penser. Il n'aime pas les cœurs délicats, qui s'attardent à contempler la souffrance. L'angoisse de tuer, il l'accepte sans sourciller. Il croira encore servir la cause en répandant son sang.

Tchen organisera donc l'attentat contre le chef du Kuomintang lui-même. Le premier attentat est manqué. Il est irrésistiblement poussé plus loin vers l'attentat-suicide. Il veut considérer le terrorisme comme donnant un sens à la vie, comme l'expression la plus haute de ce sens et comme la possession parfaite de soi-même. Il veut tuer Chang-Kaf-Shek. Mais "peut-être ne tuerait-il Chang-Kaf-Shek que pour se tuer lui-même."<sup>1</sup>

Tchen achève ainsi sa vie par son attentat-suicide dans une terrible solitude. Ce personnage nous fait pitié. Il a manqué sa vie; il manque aussi sa mort. Depuis sa jeunesse, il n'a jamais pu se libérer de la condition humaine, il ne le peut pas davantage au moment de sa mort. Au surplus, l'attentat fut vain : Chang-Kaf-Shek n'était pas dans la voiture où Tchen s'est jeté avec sa bombe. Il est véritablement la victime, et l'unique victime de son suicide prématuré, et cela à cause des contradictions de son tempérament.

Comme l'écrit Dumazeau dans son analyse critique, Tchen "happé par le désir de tuer"<sup>2</sup> sublime ce désir en sacrifice à une cause plus grande. Son état d'âme réunit en lui-même "les souvenirs de son enfance hérités d'une éducation chinoise

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 130.

<sup>2</sup>Henri Dumazeau, La Condition Humaine de Malraux (Paris: collection profil d'une œuvre, Hatier, 1974), p. 38.

traditionnelle, les tabous sexuels reçus d'une imprégnation janséniste et l'idéologie communiste plus trotskyste que stalinienne".<sup>1</sup> Son action répond ainsi chaque fois à la profondeur de sa psychologie. C'est un personnage étrange, complexe et tragique.

### C. L'Idéologie des Héros

Le domaine privilégié du tragique chez Malraux c'est la politique. Les romanciers modernes situent le tragique dans la vie privée; Malraux le rencontre dans la situation historique de ses personnages et dans leurs choix politiques. En fait, il s'intéresse à l'histoire et aux grandes **aventures** collectives de notre temps. Alors tous ses personnages entrent dans la voie de l'histoire et de la politique même ceux qui se sentent étrangers à l'action comme Clappique et Gisors. Ceux-ci doivent se situer par rapport à l'histoire: Ferral doit choisir son rôle politique à Shanghai pendant l'insurrection pour survivre dans le monde capitaliste. Les autres combattants entrent dans le domaine politique pour résoudre les problèmes généraux comme la transformation du monde et du milieu humain. Chacun dans son engagement reste fidèle à sa propre idéologie.

Pour chacun des héros, le débat politique est actuel. Deux conceptions de la politique et de l'homme les opposent. Par exemple, Ferral et Gisors. Le premier ne conçoit pas que l'homme puisse sacrifier sa vie à une idée ou à une valeur. Il croit qu'il est stupide et inutile de se révolter parce que "... les coolies n'en seront pas moins coolies, à moins qu'ils n'en soient morts."<sup>2</sup> Pour lui, la valeur souveraine c'est la vie elle-même avec les jouissances immédiates qu'elle comporte. Gisors s'oppose à cette conception. Il croit à une foi humaniste comme son fils, Kyo. L'homme doit justifier et valoriser sa condition par l'affirmation de la dignité humaine: C'est la révolution communiste qui porte cette valeur aujourd'hui.

---

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>2</sup> André Malraux, la Condition Humaine, p. 193.

Dans ce domaine, Gisors se sent proche de Kyo et s'éloigne de Ferral qui est considéré comme un des conquérants du récit. Les motifs de l'action politique de Ferral se distinguent de ceux des héros comme Katow, Tchen ou Kyo. Ferral, lui, agit pour sentir son existence, pour s'imposer dans tous les domaines, en affaire, en politique, et même en amour. Il fait de la politique pour établir sa toute-puissance, pour lui-même, non pas pour autrui ni pour l'humanisme. Le combat politique devient donc un moyen de s'enrichir comme pour tous les capitalistes. Au contraire, pour le groupe des combattants révolutionnaires, le combat politique est le moyen de transformer le monde, la société et d'aider la masse. Leur idéologie est basée sur l'intérêt des autres et l'amour de l'humanité.

Katow, Tchen, Kyo et ses combattants plaident la cause des opprimés, et convertissent en action politique leur idéologie. La force qui les pousse au combat politique, c'est l'espoir d'un monde meilleur. Katow entre dans la vie politique après la mort de sa femme et il devient un révolutionnaire professionnel. Il subit pour son bien l'influence de la Révolution russe. Dans tous les combats, il participe avec la masse pour l'encourager ou pour l'instruire. Il reste toujours avec ses camarades, dans le danger, dans la victoire ou la défaite. Par fidélité à son idéologie, il est disponible à tous dans la lutte politique, n'importe quand, et n'importe où. Il apporte le réconfort de sa présence, de sa tendresse et de sa compréhension à tous, allant jusqu'à faire pour les autres le sacrifice de sa mort.

Les parents tués dans la guerre civile, l'oncle pris comme otage, incapable de payer sa rançon, puis exécuté, laissent Tchen, à l'âge de 24 ans, sans famille et sans argent. Il a été chauffeur de camion, puis aide-chimiste, puis rien. Tout cela le précipite dans la voie politique. Même si d'abord la politique est pour lui l'espoir d'un monde différent, plus tard elle répondra aux désirs les plus profonds de son cœur. Tchen sait que dans toutes les fibres de son cœur, il hait la bourgeoisie chinoise et veut combattre pour le prolétariat. La misère du prolétariat commande son espoir et son idéologie.

Pour préciser davantage le rôle de Tchen dans le combat politique, nous devrions citer les pages de doctrine qui nous révèlent la position conceptuelle des héros aussi bien que celle de Malraux. Les thèmes politiques sont ici les thèmes dominants : la fin et les moyens, la discipline et le terrorisme. Lucien Goldmann a fait remarquer que dans ces pages de la III<sup>e</sup> partie, "deux exigences essentielles se trouvent être contradictoires : la valeur trotskysante de la communauté révolutionnaire immédiate et la valeur stalinienne de la discipline."<sup>1</sup> Malraux nous montre ici le conflit entre l'insurrection de Shanghai et les directives de l'Internationale.

Ces pages de doctrine correspondent aux événements qui se déroulent à Han-Kéou. Tchen s'est rendu dans cette ville pour avertir le Parti qu'il a décidé de tuer Chang-Kaf-Shek. Vologuine, le responsable du Parti, est opposé par principe au terrorisme à cause d'une déclaration du comité international, le Komintern. Vologuine insiste sur l'obéissance au Parti tandis que Tchen considère l'obéissance comme un comportement de lâches. Malgré la prohibition de Vologuine, Tchen a décidé d'assassiner le Général. L'assassinat est le choix politique qui s'impose. Il croit que la mort de Chang-Kaf-Shek supprimera l'influence et la puissance de la bourgeoisie sur les masses. La discussion avec Vologuine est vaine pour Tchen car son idéologie l'emporte sur la désobéissance au Parti.

En plus des discussions sur la foi terroriste de Tchen et sur l'obéissance au Parti de Vologuine, ces pages expriment encore la conception abstraite et schématique qui oppose Kyo et Vologuine. Voici l'essentiel du conflit.

Kyo appartient au groupe des métis "hors-caste". Il se sent ainsi spontanément du côté des opprimés. L'agonie intérieure d'être né entre deux races et deux civilisations, l'humiliation du métis rejeté par une société raciste expliquent en partie sa

---

<sup>1</sup> Lucien Goldmann, Pour une sociologie du roman, 2<sup>e</sup> partie : "Introduction à une étude structurale des romans de Malraux" (Paris: Gallimard, 1964), p. 103.

sensibilité spéciale et la raison de son engagement politique, et son adhésion progressive aux thèses révolutionnaires.

Kyo a vécu au Japon de sa huitième à sa dix-septième année. L'éducation japonaise le porte à croire que les idées ne devraient pas être pensées mais vécues. Son choix politique est un engagement grave et bien mûri. A Canton et à Tientsin, il a passé ses années de manœuvre et de tireur de pousse à organiser les syndicats. Il a pris une conscience aiguë de la misère des prolétaires. Avec beaucoup de jeunes gens, il entre dans la révolution communiste qui doit réaliser un monde idéal. Il croit que cette nouvelle doctrine peut résoudre les problèmes politiques, sociaux et économiques. Il lutte pour le prolétariat. En tant qu'homme d'action, il se sacrifiera pour faire triompher son idéal politique. Sa conversation avec Vologuine nous révèle son attitude; les deux partisans se rencontrent à Han-Kéou pour discuter la lenteur et les imprévus de l'insurrection de Shanghai. Leurs deux positions s'opposent.

Quand Kyo, comme Tchen, trouve que le Kuomintang n'est plus révolutionnaire et que le nouveau chef, Chang-Kaf-Shek sert ses ambitions personnelles en s'alliant avec la bourgeoisie et les hommes d'argent, il ne peut plus le supporter. Il veut tout de suite sortir du Kuomintang et organiser un parti communiste indépendant. Mais Vologuine lui propose d'attendre le juste moment, celui que le Parti indiquera. Vologuine soutient la nécessité de l'obéissance au Parti; il sait que Han-Kéou, en réalité, n'est pas encore prêt à rompre l'alliance contre Chang-Kaf-Shek parce que le pouvoir est aux généraux de cette ville, que ces généraux détestent les Soviets, les communistes et Chang-Kaf-Shek.

A cet instant, tous savent bien que ce moment est favorable à Chang-Kaf-Shek. Alors gagner du temps en retardant le plus possible la rupture contre Chang-Kaf-Shek et, par ces généraux, démolir les troupes de ce Général, voilà l'essentiel. Il s'agit de mener la Révolution à terme et de ne pas la faire avorter; il faut s'allier avec les forces locales, avec prudence, attendre et devenir plus fort qu'elles.





Kyo s'oppose tout-à-fait à cette tactique. Il veut mobiliser les ouvriers et les paysans. Son ordre de combat est de supprimer les dettes, de redistribuer les terres aux paysans, et de s'appuyer sur le prolétariat des villes. Il voit dans le marxisme "le sens d'une fatalité et l'exaltation de la volonté".<sup>1</sup> Il ne veut pas que la fatalité passe avant la volonté. Il ne peut pas suivre l'ordre du Parti, comme le souhaite Vologuine et s'arranger à Shanghai avec Chang-Kaf-Shek, car cela entraînerait la livraison des armes. Rendre les armes, c'est livrer les copains. Lui, Katow et le comité organisent la garde ouvrière. S'il la dissout, tout le prolétariat de Shanghai pensera qu'il l'a trahi. Kyo refuse donc de rendre les armes à Chang-Kaf-Shek. Il propose de créer une force nouvelle en face de Chang, celle qu'ils commencent à appeler "notre force".

Vologuine ne considère pas l'événement du même point de vue que Kyo. Les communistes n'ont pas la puissance, pas même à Han-Kéou. L'industrie y est paralysée par le manque de matières premières. Il faut faire semblant d'accepter le régime du Kuomintang et se servir de lui pour le détruire par la suite. C'est ainsi que Moscou a donné l'ordre de rendre les armes.

Vologuine n'est pas d'ailleurs de l'avis de Kyo : pour lui, organiser une force nouvelle, serait, dès que ce programme serait connu, le plus sûr moyen de provoquer l'écrasement des communistes. Il affirme qu'il faut rompre contre Chang-Kaf-Shek mais pas immédiatement. Le mot d'ordre de Vologuine est donc d'attendre.

Kyo, ainsi que Tchen, qui a organisé et vécu l'insurrection, qui a participé directement à l'action, ne peut pas l'admettre. Il demande qui ravitaillerait les communistes là-bas si Shanghai tombait. Il veut tenter la lutte contre Chang-Kaf-Shek, sinon c'est attendre avec tranquillité l'égorgement.

Deux choix sont ainsi en conflit. Vologuine choisit la politique élaborée par le cerveau du Parti en se soumettant à la

---

<sup>1</sup> André Malraux, la Condition Humaine, p. 120.

fatalité des événements - la puissance du Kuomintang - afin de les utiliser plus tard. C'est la politique soviétique inspirée par Staline, défendre par tous les moyens le pays qui a fait la Révolution, l'Union soviétique. Vologuine croit au Parti qui doit fonctionner comme un mouvement d'horlogerie. Kyo et Tchen, au contraire, soutiennent la politique trotskyste qui a inspiré la deuxième attitude de la révolution permanente. Ces points de vue opposés jettent la Chine et la Russie dans un conflit qui est loin encore d'être apaisé.

Avant de quitter Han-Kéou, Kyo rend visite à un vieux camarade de lutte, le Suisse Possoz. Ce dernier lui répète l'argument de Vologuine : suivre la ligne du Komintern. Il ne faut pas agir à sa guise. Kyo refuse de discuter, part résolu et se décide à faire front, à sauver la Révolution en résistant à Chang-Kaï-Shek par les armes, malgré les ordres reçus. Par cette décision de Kyo, personnage préféré, Malraux nous révèle que sa préférence va aux combattants et non aux politiciens, à la spontanéité des masses et à l'initiative des individus et non aux manœuvres des appareils.

Pour apprécier la clairvoyance de Kyo, il suffit de remarquer l'importance qu'il donne au rôle des paysans dans la révolution chinoise. Il le juge capital. Mao Tse Tung, dont le nom ne figure pas dans le livre, propage exactement les théories prêtées à Kyo. Il est évident que Kyo a décidé de pousser, jusqu'au sacrifice, la volonté révolutionnaire des Shanghaiens. Kyo a opté<sup>pour</sup> le marxisme sous l'inspiration de son père et de son enseignement à ses étudiants :

"Le marxisme n'est pas une doctrine, c'est une volonté, c'est, pour le prolétariat et les siens - vous - la volonté de se connaître, de se sentir comme tels, de vaincre comme tels; vous ne devez pas être marxistes pour avoir raison, mais pour vaincre sans vous trahir."<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 60.

#### D. L'Homme, l'Humiliation et la Dignité

A travers toute la Condition Humaine, les références à la "dignité" étonnent par leur fréquence. Elle y joue un rôle fondamental. Cette "dignité" apparaît dans la solitude héroïque conquise en commun. Les protagonistes, Kyo et Hemmelrich spécialement, ressentent vivement leurs humiliations aux sources multiples. Les mots "humiliation, humilié" reviennent fréquemment eux aussi dans leur conversation.

Hemmelrich, symbole de la misère humaine, se joint aux combats malgré sa femme et ses enfants et à cause d'eux, contre son gré, il évite les risques, et en vient à se mépriser lui-même. Il réclame le "bonheur" humain de jouir de la liberté. Il sait que la seule dignité qu'il possèdera lui viendra par sa mort.

Les prolétaires sont les victimes, porteuses du symbole social d'une humiliation inhumaine. Ils ne jouissent pas de leurs droits. Ils travaillent dur et gagnent très peu; leur travail perd une partie de son sens et ne leur permet pas de développer leur dignité d'homme.

L'intellectuel Kyo se sent de plus en plus attaché au Parti communiste par ses diverses humiliations. D'abord sa condition de métis, plus tard le bouleversement produit par l'infidélité de son épouse "May" qui le "trahit" avec un autre homme, l'humilie profondément. Au moment de son arrestation, il traverse une crise de désespoir; la condition misérable des hommes y ajoute de terribles souffrances. Il y rencontre une autre face de l'humiliation. Les prisonniers y mènent une vie qui ressemble à celle des animaux. Odeurs épouvantables d'abattoir, d'exposition canine, d'excréments, les étourdissent. Kyo veut sortir de là, et reprendre la lutte mais c'est impossible. Il ressent l'humiliation jusqu'à l'envie de vomir. Il croit tomber à un niveau infra-humain. C'est le pire état de "solitude et (d') humiliation totales".<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 238.

Les héros de Malraux se soucient toujours de sauver et de garder leur dignité car elle constitue pour eux une valeur essentielle. Malraux souligne souvent ce point. Il croit à l'importance de la dignité de l'homme. Il y insiste et ses héros révolutionnaires vivent imprégnés de cette valeur. Ils agissent pour combattre, pour ne pas accepter. Ils sauvent la dignité non seulement pour eux-mêmes mais encore pour autrui, surtout pour les paysans et pour les prolétaires.

Parmi ces héros, Kyo est un homme exemplaire très exigeant en matière de dignité. Il essaie toute sa vie de défendre cette dignité. Il éprouve un amour profond pour l'homme, surtout pour les opprimés. Il est toujours du côté du prolétariat et des paysans. Il déclare sa volonté intense de donner à chacun de ces hommes la possession de sa propre dignité, d'exiger la réalisation de ses droits, de se sacrifier pour la fraternité et la promotion des pauvres.

Comment le héros de la Condition Humaine comme Kyo, peut-il se débarrasser de l'humiliation et sauver sa dignité ? Il faut d'abord réveiller partout le sens de la dignité humaine. Il faut que l'homme se sache homme et essaie de donner un sens à son existence. Il faut pour cela fonder la grandeur sur les conditions concrètes de la vie et sur les interrogations qui s'offrent à la condition de l'homme. Kyo prétend procurer aux prolétaires une vie meilleure conforme aux exigences de leurs droits. Ils auront une vie heureuse quand ils travailleront en sachant le sens de leur travail, sans se contenter de vivre au jour le jour. Malraux suscite aussi l'homme de la liberté contre l'homme du destin. Il faut enfin que l'homme crée "la force et l'honneur d'être homme."

Pour créer cette force, Kyo affirme qu'il faut choisir la révolution, la seule solution féconde, la seule qui puisse rendre aux hommes la dignité nécessaire et le droit de vivre une vie heureuse. Elle gagnera le monde entier et sauvera toute l'humanité. Dans

cette révolte, s'affirme la puissance qui fait l'homme autre chose qu'un esclave fasciné. Cette révolte est l'honneur de l'homme; elle atteint tout son sens comme un support, et soutient la dignité, et en libérant l'homme de l'humiliation. C'est pourquoi Kyo organise l'insurrection pour combattre et pour ne pas accepter les conditions de misère, c'est-à-dire la vie telle qu'elle est.

Kyo insiste sur cette conscience de l'action et de la dignité. Même à la fin, quand l'insurrection est tenue en échec, quand il est arrêté et jeté en prison, sa volonté persiste toujours malgré les menaces de König, chef de la police de Chang-Kaf-Shek, qui veut l'exécuter. Certes, l'homme est sensible à la dignité en face de la mort.

Des souvenirs de la Sibérie et de l'année 1917 jettent König dans une crise de violence. Il était interprète dans un camp de prisonniers; il fut pris par les Rouges et torturé; un clou fut enfoncé dans son épaule. Cette humiliation inoubliable déchaîne toujours sa fureur. En face de ce chef, Kyo sait bien que sa vie est en jeu. Peu importe! Il montre son courage et ne perd pas sa dignité. Résolu à ne rien céder, il va clarifier ce en quoi il s'oppose à König, et maintenir la résolution qu'il avait prise.

A la question de König: "Qu'appellez-vous la dignité?"<sup>1</sup> Kyo répond: "Le contraire de l'humiliation".<sup>2</sup> Ces déclarations énoncées avec fermeté résument exactement l'idée de Kyo, opposée à celle de König. La dignité, pour celui-ci, c'est de tuer tous les communistes qui, une fois, l'avaient humilié. Kyo comprend sa situation, mais il ne renonce pas à garder son point de vue; il ne cédera pas et ne révélera pas à König l'endroit où sont cachées les armes.

La volonté de dignité chez Kyo réalise l'exigence la plus profonde de Malraux qui met toujours au premier plan le sens de la dignité dans ses œuvres, et en particulier dans la Condition Humaine. Cet ouvrage dans son entier montre le rôle de "la dignité". C'est elle que les héros veulent rendre à chaque individu et c'est aussi pour elle qu'ils se font tuer, comme Kyo.

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 53.

<sup>2</sup>Ibid.

### E. Le Vieux Face au Capitaliste et aux Jeunes

Le seul héros âgé de la Condition Humaine, c'est Gisors, âgé de soixante ans. Ce vieillard est un philosophe français qui a choisi les modes de vie de l'Orient. Son portrait est à peine esquissé : "cheveux blancs presque longs, voix d'homme âgé, timbre affaibli, yeux clairs fixes dans son masque de Templier rasé." Il porte "manteau de laine, feutre noir". Ses gestes sont toujours significatifs : "Comme toujours, lorsqu'il réfléchissait, Gisors roulait entre ses doigts une invisible cigarette."<sup>1</sup> Ses mouvements "semblent saisir quelque chose..."<sup>2</sup> Ils prennent la netteté d'une ligne quand il parle malgré son timbre affaibli. C'est une des belles créations de Malraux qui le peint habilement.

Plusieurs personnages se mêlent en Gisors : le père de Kyo, le maître de Tchen et des étudiants à Pékin, le maître à penser, l'artiste et l'opiomane. Son passé est important : il permet de préciser les idées politiques des jeunes, et de mieux comprendre l'insurrection de Shanghai qu'il a inspirée, et que les jeunes réaliseront.

Professeur de sociologie à l'Université de Pékin, Gisors a imprégné les jeunes de marxisme. Il a ainsi formé les meilleurs des cadres révolutionnaires de la Chine du Nord mais sans participer à l'action. Finalement à cause de son enseignement, Tchang-Tso-Lin l'a chassé de la Chine du Nord par peur de son influence politique. Il est déçu et se réfugie à Shanghai où se préparera la révolution.

Le déroulement de sa vie à Shanghai nous montre sa conception philosophique de l'homme, du marxisme et du monde. Gisors est le principal penseur de la Condition Humaine. Toutes les idées profondes viennent de lui. C'est lui que les jeunes consultent. Il possède un caractère affable et compréhensif. Depuis vingt ans, il s'appliquait à se faire aimer des hommes en les justifiant et ils lui

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 53.

<sup>2</sup> Ibid.

étaient reconnaissants de cette bonté. Ses souvenirs lui permettent de comprendre l'homme. Quiconque a besoin d'une aide ou d'un conseil pense à cet intellectuel, ce Gisors qui est capable de deviner les intentions de ses interlocuteurs et prêt à leur donner ses conseils. Son intelligence ouverte est toujours au service de ses interlocuteurs. C'est un homme de bonne volonté qui comprend le monde et connaît les vraies valeurs de la vie mais qui est incapable de s'engager totalement pour défendre ce qu'il croit juste. Il exprime les sentiments les plus hauts et les pensées les plus profondes.

Gisors, face à Ferral, un des capitalistes de Shanghai, ne parle politique que sur le plan de la philosophie. Ces deux hommes traversent une crise et ne sont pas dans un état normal : Ferral est rongé par la rancune, Gisors par l'inquiétude que lui cause le sort de son fils. Gisors, avec sa pénétration habituelle, comprend bien quels ravages l'humiliation a faits en Ferral. Il sent qu'il appartient à un autre camp différent de celui de Ferral. Il s'intéresse à l'originalité profonde des êtres. Il cherche comme toujours l'essentiel dans cet homme. Il peut enfin deviner les sentiments et les pensées de Ferral. Son intelligence l'incline à venir en aide à son interlocuteur même si parfois il se rend compte que ce Ferral est du parti qui fait tuer les siens et s'il souhaite alors ne plus l'aider. Il sait que Ferral, lui aussi, essaie d'échapper à la condition humaine. Mais tous deux restent encore sur la réserve malgré leur besoin de se confier. Ils commencent à sentir qu'ils appartiennent à des camps ennemis. Gisors devine toujours les mensonges de Ferral sur la situation politique des bleus et des rouges. Des soupçons naissent entre eux, dans le silence.

La conversation reprend et nous pouvons saisir leurs idées. En ce qui concerne la connaissance des êtres, il paraît toujours vrai, comme Gisors le dit, que "la connaissance d'un être est un sentiment négatif; le sentiment positif, la réalité, c'est l'angoisse d'être toujours étranger à ce qu'on aime".<sup>1</sup> Il ajoute qu'"on ne connaît

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 191.

jamais un être."<sup>1</sup> Quant à l'homme, Ferral croit qu'"un homme est la somme de ses actes, de ce qu'il a fait, de ce qu'il peut faire. Rien autre."<sup>2</sup> Il croit que l'acte seul justifie la vie et satisfait l'homme. Par ces paroles, et parce que Gisors justifie les idées de Ferral, nous savons qu'un homme comme Ferral veut "être plus qu'homme, dans un monde d'hommes."<sup>3</sup> Ce Ferral veut la toute-puissance, et prétend réaliser un désir profond de volonté de puissance car "tout homme rêve d'être dieu"<sup>4</sup>; Ferral pense ainsi pouvoir échapper à la condition humaine. Ferral se sent troublé par ces explications. Enfin, la conversation entre Gisors et Ferral s'achève et ce dernier part en laissant Gisors seul. Gisors voit alors que tout homme d'affaires comme Ferral n'a qu'un but : dominer par la puissance de l'argent. Le vieux ne peut l'aider que sur un point : lui apprendre à se connaître.

Pour Tchen, le vieux est le Maître "au sens chinois du mot - un peu moins que son père, plus que sa mère."<sup>5</sup> Quand Tchen cherche un refuge ou une aide, il vient voir son vieux maître. Il lui confie ses sentiments compliqués causés par son premier meurtre, le meurtre de Tang-Yen-Ta. L'écho des leçons de Gisors retentit toujours dans les oreilles de Tchen. Le vieillard manifeste de la tendresse pour tout le monde. Il est sans doute le seul homme dont Tchen ait besoin, à cause de sa constante affection. Par sa passion de comprendre, il sait que désormais le terrorisme devient pour Tchen une fascination et combien l'angoisse le pousse à venir se réfugier auprès de lui.

Gisors comprend dès lors qu'il ne peut plus donner la main à Tchen comme il le faisait jadis. Cependant, même s'il n'est pas sûr que l'expérience et la mémoire des rencontres conduisent à la connaissance des hommes, il réfléchit encore sur les êtres et il pense sans cesse. En analysant Tchen et son évolution depuis le

---

<sup>1</sup>Ibid.

<sup>2</sup>Ibid., pp. 193-194.

<sup>3</sup>Ibid., p. 194.

<sup>4</sup>Ibid.

<sup>5</sup>Ibid., p. 52.



début de sa vie, il découvre l'échec de l'intelligence pure devant la vie. Son intelligence ne lui a pas permis de connaître les êtres en profondeur. La phrase souvent répétée par lui hante son esprit : "Il n'y a pas de connaissance des êtres".<sup>1</sup>

Les rapports entre Gisors et son fils sont certainement marqués de tendresse. Toutefois, le père sent que son fils lui cache beaucoup de choses. Celui-ci exige en effet d'être seul responsable de ses actes et de sa vie. Ainsi en disant qu'il est impossible de connaître les autres, il pense même à son fils.

Gisors n'a qu'une chose de commun avec Kyo : l'attente d'un avenir meilleur pour la Chine à travers la Révolution. Mais les attitudes de son fils, Kyo, ne sont pas pareilles à celles de Gisors. Si nous nous référons à la phrase célèbre de Marx : "Il ne s'agit pas seulement de comprendre le monde, il s'agit de le transformer"<sup>2</sup>, Gisors semble n'avoir gardé pour lui-même que le premier volet, ses disciples et son fils se chargent du second. Ce Gisors commente l'action mais ne la vit pas vraiment lui-même. Le père Gisors plane dans le champ de la pensée tandis que le fils Kyo évolue dans le champ de l'action. Le père a préparé la révolution, formé la génération révolutionnaire, en enseignant à l'Université mais ne s'est jamais mêlé d'action. Le fils au contraire transforme toutes ses idées en action, et participe à l'insurrection de Shanghai. On peut définir ainsi ces deux hommes : le père est un homme d'idées qui joue avec les concepts, le fils, un homme d'action qui manipule les hommes.

Gisors s'intéresse toujours aux personnes, vainqueurs ou vaincus, au lieu de s'intéresser aux forces. Il est comme un miroir dans lequel toute l'action se reflète mais il n'a jamais agi. Il transforme sa volonté en intelligence devant Kyo. Ce dernier incline à devenir lui-même un homme de pensée devant son père. Leurs entretiens constituent une analyse de l'homme révolutionnaire.

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 56.

<sup>2</sup>Henri Dumazeau, La Condition Humaine de Malraux, p. 31.

Au sujet de Clappique, Gisors fait comprendre à Kyo l'état d'âme de ce genre de commerçant, la vraie cause de sa mythomanie et le motif de cette déviation. Elle est pour lui un moyen de nier sa vie.

De plus, le vieux Gisors invite Kyo à se connaître et à mieux connaître la condition humaine en rappelant l'incident du disque comme sujet de réflexion . . . Pourquoi Kyo ne reconnaît-il pas sa propre voix enregistrée ? Voici comment il explique cet incident : "on entend la voix des autres avec ses oreilles, la sienne avec la gorge."<sup>1</sup> Gisors veut souligner un aspect de la condition humaine : nous connaissons tout ce qu'il y a en nous-mêmes ; mais nous ne connaissons des autres que l'extérieur. De même les autres ne nous connaissent que notre extérieur. Ainsi très souvent, l'homme se sent seul même au milieu des autres. L'explication de Gisors fait prendre à Kyo une conscience plus profonde de la solitude, le thème central dont nous allons parler dans le chapitre suivant.

Pour confirmer cette idée de Gisors sur la connaissance des hommes, il faut un autre exemple. Quand Kyo-fils souffre de la trahison de sa femme, il pense qu'il ne la connaît que dans la mesure où il l'aime ou que dans le sens où il l'aime. C'est pourquoi son esprit est aveuglé par la jalousie, et il ne peut pas voir sa femme telle qu'elle est. Il la souhaite conforme à son idéal. Et lorsqu'elle ne l'est pas, il la voit comme une étrangère et il lui est pénible de ne plus la connaître. Son père, Gisors, lui a expliqué cette non-connaissance en termes de possession : Kyo se trouve encore seul même dans l'amour parce qu'il essaie de "ne posséder d'un être que ce qu'(il) change en lui."<sup>2</sup>

La relation entre ces deux personnages déjà analysée ci-dessus prouve l'influence de Gisors-père sur Kyo-fils, et qu'entre eux, il existe une paternité morale. En fait, Kyo est étroitement lié à son père même s'il nous semble dans ses attitudes extérieures s'en éloigner quelquefois. Les paroles de son père retentissent toujours

---

<sup>1</sup> André Malraux, la Condition Humaine, p. 49.

<sup>2</sup> Ibid.

dans son cœur et orientent sa pensée.

Le vieux lui-même est prêt à accepter son fils et essaie de justifier son action. Son attente d'un avenir meilleur disparaît dès la mort de son fils. Perdre son fils, c'est pour lui perdre sa raison d'être. Après la perte de Kyo, Gisors cherche un refuge et la paix dans l'opium.

Par hasard, Gisors retrouve le texte de sa conférence faite autrefois à l'université de Pékin, en marge de laquelle Kyo a écrit fièrement : "Ce discours est le discours de mon père."<sup>1</sup> Cette découverte l'attriste, il lui a fallu la mort de son fils pour savoir combien Kyo l'estime, car pendant sa vie, Kyo ne lui a jamais montré qu'il partageait ses idées et communiait à son idéal. Cet incident clair renforce la phrase que Gisors répète souvent : "On ne connaît jamais un être..."<sup>2</sup> Il refuse alors de fumer l'opium et il éprouve en lui ce que Malraux appelle "la souffrance fondamentale". Elle paraît résulter de l'oppression d'une société qui écrase par l'injuste, isole, et enferme dans la solitude.

La mort de Kyo signifie beaucoup de choses pour le vieux. Gisors aimait le monde, se rattachait aux hommes grâce à Kyo, dont il était fier et qu'il entourait d'affection. Une métamorphose se poursuit en lui. Il renonce à toute activité politique et refuse d'aller à Moscou avec May alors que les autres survivants reprennent la lutte. Le marxisme cesse désormais de l'inspirer. Il cesse de se considérer comme un révolutionnaire; il choisit d'être un sage et revient à son premier métier, professeur libre d'histoire de l'art occidental.

Malgré sa souffrance, Gisors est toujours prêt à aider les hommes. Il nous montre qu'il a une très grande connaissance de la vie. Il souhaite que May, la femme de Kyo, change d'idée, refuse d'aller à Moscou et reste au Japon pour continuer de passer le message de combat ou au moins pour transmettre aux jeunes la flamme et

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 263.

<sup>2</sup> Ibid., p. 191.

l'enthousiasme de la lutte. Il lui explique que chacun souffre parce qu'il pense et que la conscience de la vie ne peut être qu'angoisse; l'angoisse ne donne rien à personne et "toute douleur qui n'aide personne est absurde."<sup>1</sup> Le temps dans sa marche irrésistible arrache toujours ce qui nous est le plus cher. Gisors console May et conclut qu'"il faut aimer les vivants et non les morts",<sup>2</sup> et il espère qu'un jour sur le chemin de la vengeance, May trouvera un nouvel amour. Il lui conseille de se tourner vers la vie, l'enfant, mais en vain.

Du début du livre jusqu'à la fin, le vieux Gisors domine les jeunes par son intelligence. C'est surtout un esthète lucide et un intellectuel. Toutes ses pensées se concentrent sur les hommes comme sur leur foyer. Toutes ses paroles expriment la sagesse. Il tire la leçon des événements. Son analyse du monde est admirablement juste; sa pénétration "venait de ce qu'il reconnaissait en ses interlocuteurs des fragments de sa propre personne."<sup>3</sup> Son intelligence est toujours "au service de son interlocuteur."<sup>4</sup> C'est la raison pour laquelle Gide disait à Malraux, après avoir lu la Condition Humaine, qu'"il n'y a pas d'imbécile dans vos livres."<sup>5</sup>

Malraux, en créant Gisors, projette ses propres pensées. Gisors représente une des faces de Malraux, l'aspect méditatif de sa personnalité. Nous pouvons affiner le portrait de Gisors, le rendre plus subtil en analysant les difficultés que sa perspicacité a résolues. Et Gide encore, a admiré Malraux : "chaque fois qu'il (Malraux) ouvre la bouche (à travers un personnage comme Gisors, par exemple), le génie parle."<sup>6</sup>

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 262.

<sup>2</sup> Ibid., p. 284.

<sup>3</sup> Ibid., p. 194.

<sup>4</sup> Ibid., p. 190.

<sup>5</sup> Note d'André Malraux en marge du livre Malraux par lui-même de Gaëtan Picon, p. 44.

<sup>6</sup> Robert Bréchon, La Condition Humaine d'André Malraux, p. 10.

## F. Les Femmes et l'Amour

L'œuvre de Malraux est plutôt une œuvre virile qui raconte surtout une aventure politique, courue par des hommes que l'amitié unit. Avec la Condition Humaine, Malraux réunit dans son récit des aventures et des idées fort dissemblables. Il est à noter que l'amour humain reste absent de la plus grande partie de son œuvre. Pourtant, dans l'histoire majeure du combat politique de la Condition Humaine, Malraux parle aussi de l'amour, et quelques femmes y figurent.

Souvent, la présence des femmes ne dépasse pas leur rôle sexuel. Elles sont créées en fonction de la conception orientale. En amour, l'Orient a ses solutions qui dérivent d'une ancienne organisation sociale. Il faut que les femmes se soumettent aux caprices des hommes. La femme de Hemmelrich, par exemple, le sert comme une esclave. En même temps, elle nous paraît comme une image de la dépendance absolue. Hemmelrich ne peut pas se joindre à ses camarades par souci de ses devoirs d'époux envers sa femme. Il est conscient d'être bon père et bon mari. Son amour pour sa femme provient de la pitié d'abord, mais nuancée de tendresse. C'est l'instinct de protection, et une forme de sentiment paternel qui l'anime ainsi que Katow.

En Sibérie, Katow a fait souffrir une petite ouvrière qui l'aimait. Cette ouvrière acceptait de lui être soumise, et supportait les douleurs qu'il lui infligeait. Il éprouve de la tendresse pour l'être qui souffre, et enfin pour celle qu'il considère comme sa femme. Plus tard, il ne vivait plus que pour elle. Après sa mort, il ne reste que son action politique.

La soumission de la femme est traditionnelle. Même le vieux Gisors le souligne à la fin du livre. Lui avait aimé une Japonaise parce qu'il aimait la tendresse. Il n'apprécie guère les femmes "à demi viriles" comme May, qui possède une personnalité marquée et mène le même combat que l'homme.

La pensée de Gisors reflète le jugement de Malraux sur la femme. Nous avons déjà remarqué que la femme n'a presque aucune place dans son univers parce qu'il la juge moins importante que l'homme. S'il fait une allusion à une femme, elle se trouve soit inférieure aux hommes, soit masculine. May et Valérie sont deux femmes complémentaires. Ce sont les deux seules figures qui traversent ce livre si peu ouvert aux femmes.

Valérie représente la poupée de luxe. Elle est traitée comme une esclave et elle se rebiffe. C'est un exemple de ces femmes en qui l'homme ne voit qu'un objet de plaisir. "La femme pour Malraux, dit Pierre de Boisdeffre, n'est pas encore éveillée à la vie de la conscience."<sup>1</sup>

Quant à May, elle est différente. Elle est la seule figure féminine de Malraux qui ne soit pas une courtisane. C'est une femme exceptionnelle qui peut être un compagnon de lutte. Elle parle à son mari de la guerre, des manœuvres clandestines qu'il dirige, des blessés et des femmes martyres. Elle se hausse au même niveau que l'homme.

May me semble peinte avec quelque relief, mais pas suffisamment en profondeur. Elle est surtout là pour donner un point de vue différent sur Kyo, pour enrichir son portrait à lui, pour lui donner une dimension personnelle."<sup>2</sup> Son aspect physique est demi-viril comme le dit Gisors à la scène finale. Malraux la décrit ainsi : "May entra. Son manteau de cuir bleu, d'une coupe presque militaire, accentuait ce qu'il y avait de viril dans sa marche et même dans son visage"<sup>3</sup> ... "le front très dégagé, lui aussi, avait quelque chose de masculin ..."<sup>4</sup> Malraux insiste et la peint masculine parce qu'il est persuadé que "c'est l'animal mâle qui représente seul l'humanité."<sup>5</sup> C'est la raison pour laquelle le visage de May est invariablement masculin. Cela dénote une maladresse de Malraux, peintre de figures de femmes.

---

<sup>1</sup> Pierre de Boisdeffre, André Malraux, p. 67.

<sup>2</sup> Bernard Roussel, André Malraux : la Condition Humaine, p. 63.

<sup>3</sup> André Malraux, la Condition Humaine, p. 42.

<sup>4</sup> Ibid.

<sup>5</sup> Bernard Roussel, André Malraux : la Condition Humaine, p. 63.

L'apparition de May et de Valérie reflète aussi l'idée de Malraux sur l'amour. Il oppose deux sortes d'amour : l'amour égoïste et charnel de Ferral pour Valérie, l'amour authentique de Kyo et de May.

Ferral incarne un type de conquérant. C'est un homme qui, dans ses relations avec autrui, veut dominer partout, dans la vie politique et dans les affaires. Il projette cette attitude de conquérant dans sa conception de l'amour. Pour lui, tout est combat. Il désire dominer la femme. Valérie, sa partenaire n'est que l'autre sexe, un objet docile, fait pour être possédé, écrasé et humilié. Elle devient sa maîtresse en espérant qu'il finira par l'aimer. Elle ignore que la nature de Ferral et son combat présent l'enferme dans l'érotisme et lui interdit l'amour. Il semble être un homme sans cœur qui ne pense pas à se sacrifier pour donner un sens à l'amour.

Au cours d'une scène d'alcôve, une des rares scènes d'amour de l'œuvre de Malraux, le combat de deux consciences oppose Ferral et Valérie. Incapable de générosité, ce Ferral n'éprouve pour Valérie rien qui dépasse l'érotisme : l'amour se réduit pour lui à un désir de possession et de domination. Il a déclaré : "Se donner, pour une femme, posséder, pour un homme sont les deux seuls moyens que les êtres aient de comprendre quoi que ce soit..."<sup>1</sup>, et à Gisors il dit "... Vouloir connaître une femme c'est toujours une façon de la posséder ou de se venger d'elle..."<sup>2</sup> Une femme pour Ferral est un repas, un voyage, ou un ennemi qu'il doit combattre pour la vaincre. Il prend un amer plaisir à évoquer le supplice de femmes torturées ou flagellées. Valérie est ainsi désespérée car elle cherche l'amour mais ne rencontre que la volonté de conquête d'un sadiste. Elle découvre que l'érotisme de Ferral n'est pas l'amour, elle lui livre l'autre sexe : pour l'homme c'est un moyen de la volonté de puissance; pour la femme une humiliation accablante.

---

<sup>1</sup> André Malraux, la Condition Humaine, p. 103.

<sup>2</sup> Ibid., p. 191.

Valérie sent que cet esclavage sexuel, comme tout esclavage, ruine sa dignité humaine. Elle se venge alors en lui demandant un merle dans une cage dorée comme cadeau et elle ne revient pas à l'heure du rendez-vous. Elle le met ainsi nez à nez avec un monsieur anglais qui voulait la voir au même moment. Les deux hommes se trouvent ridicules avec leurs boys apportant les oiseaux dans les cages. Elle lui fait remettre la lettre suivante pendant le tête-à-tête des deux hommes :

"Je ne suis pas une femme qu'on a, un corps imbécile auprès duquel vous trouvez votre plaisir en mentant comme aux enfants et aux malades. Vous savez beaucoup de choses, cher, mais peut-être mourrez-vous sans vous être aperçu qu'une femme est aussi un être humain... Je me refuse autant à être un corps que vous un carnet de chèques ... A propos de printemps, amusez-vous bien avec les oiseaux ..."<sup>1</sup>

Ferral est extrêmement irrité et il sait qu'on ne se venge que sur les corps. Il jouit de rêver à sa maîtresse "attachée sur le lit, criant jusqu'aux sanglots si proches des cris de plaisir, ligotée, se tordant sous la possession de la souffrance, puisqu'elle ne le faisait pas sous une autre."<sup>2</sup>

L'aventurier Ferral choisit l'amour vénal qui lui permet de s'affirmer dans l'acte sexuel sans souci de valeurs humaines. La relation entre homme et femme, pour lui, ne dépasse pas le plan sexuel; charnel et égoïste. Finalement, Ferral reste seul, enfermé dans l'univers des sens.

Au contraire, le lien qui unit Kyo et May crée un vrai couple. May n'est pas une femme traditionnelle mais une femme du vingtième siècle, l'égale de l'homme. Pour Kyo, elle est sa compagne, celle qui partage sa vie, ses meilleures aspirations et ses idées politiques. Entre eux, ce n'est pas le mariage qui les unit mais une sincérité totale.

---

<sup>1</sup>Ibid., p. 184.

<sup>2</sup>Ibid., p. 185.



Cependant, l'amour entre eux reste quelquefois fragile car Kyo fait avec May cette découverte : "on ne possède que ce qu'on aime". Pour se prouver que May et lui sont libres, Kyo lui a permis d'aller avec un autre homme le jour où elle en éprouvait le désir. Mais quand il apprend de sa bouche qu'elle l'a trompé, il sent monter en lui la jalousie et l'amertume. Ce mouvement de jalousie rend Kyo et May étrangers l'un à l'autre. Il en ressent alors un absurde désespoir. Il lui semble voir mourir May. Cette réaction après la "trahison" de May n'est pas exempte d'érotisme. Il est envahi par le désir de posséder May parce qu'elle lui échappe complètement à ce moment-là. Il s'aperçoit qu'il ne devrait pas donner à May une telle liberté qui risque de les séparer. L'amour exige la sécurité, la tendresse et la certitude totale.

Toutefois, May reste toujours unique pour Kyo, car "pour May seule, il n'était pas ce qu'il avait fait; pour lui seul, elle était tout autre chose que sa biographie"<sup>1</sup> ... "May est le seul être pour qui il ne fût pas Kyo Gisors, mais la plus étroite complicité."<sup>2</sup> C'est une complicité "consentie, conquise, choisie".<sup>3</sup>

Kyo n'est pas un étranger pour May parce qu'elle le connaît de l'intérieur, comme il se connaît lui-même, au-delà des gestes et des paroles. Elle a vécu avec Kyo un amour total, qui ne sépare pas l'idéologie, l'action et la vie privée, et qui s'oppose à l'amour conjugal conventionnel et à l'érotisme. Quel que soit Kyo, elle l'aime contre tout, contre la déchéance, contre la bassesse, contre la trahison; elle l'aime autant que lui-même peut s'aimer. Elle connaît toujours ses pensées intimes, ses désirs, ses sentiments, son idéal. Elle échappe à l'érotisme dans la mesure où elle participe à l'ordre héroïque du combat viril.

Dans cet exemple d'amour, chacun des partenaires préfère l'autre à tout le reste du monde. C'est un amour vrai car, dans cet amour, on s'identifie à ce que l'autre a de plus personnel. Un tel

---

<sup>1</sup> Ibid., p. 50.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Ibid.

amour n'a rien à voir avec l'érotisme. C'est un amour inconditionnel, authentique, né de l'esprit pur et fondé sur une connaissance mutuelle complète, qui va au-delà du désir des corps et de l'attachement matériel. C'est la forme parfaite de l'amour que rien ne peut détruire.

Kyo se rend compte maintenant du pouvoir de l'amour, et de tout ce que l'amour de May lui apporte : "la chaleur d'une présence humaine, un sentiment de plénitude plus puissant même que l'idée de la mort."<sup>1</sup> Enfin, ce véritable amour partagé et cette amitié exceptionnelle lui permettent de briser sa tragique solitude et Kyo "tend à se délivrer des corps pour atteindre à la parfaite union des âmes."<sup>2</sup>

Si le roman de Malraux se fonde sur l'expérience de sa vie, l'idée qu'il donne de l'amour dans la Condition Humaine est certainement le reflet de ses propres expériences amoureuses. Malraux a aimé plusieurs femmes : les connues, Clara, Josette ; et des inconnues. Il a dû éprouver pour chacune des sentiments bien différents, d'une part amour tout intellectuel avec tendresse du type Kyo-May, et d'autre part amour sensuel et érotisme du type Ferral-Valérie. Il sait nous en donner dans son roman un saisissant raccourci.

---

<sup>1</sup> Robert Bréchon, La Condition Humaine d'André Malraux, p. 52.

<sup>2</sup> Pierre de Boisdeffre, André Malraux, p. 67.